

timents, et flatté malgré tout, du courage que son fils avait montré dans son évasion, lui offrit une pension, et son appui pour exécuter ses projets. Il put ainsi partir pour l'Amérique.

Après une pénible traversée de soixante-sept jours, le navire entre dans la baie de Cheapeake ; par suite de la maladie du capitaine, il vient s'échouer sur des rochers. Il est entouré par des pirates qui le mettent au pillage. Ayant touché terre à grand'peine, Pontgibaud se trouve dénué de tout, ses bagages et son argent perdus. Il se dirige sur Williamsbourg, capitale de la Virginie ; et, accompagné d'un interprète, il se rend chez le gouverneur M. Jefferson, à qui il conte ses infortunes. Celui-ci le plaint beaucoup, promet de lui faire rendre justice, et finalement lui remet un passeport, où il le recommandait à la bienfaisance des passants. Ce n'était pas un heureux début pour Pontgibaud, que cette singulière réception chez ceux qu'il venait aider à reconquérir leur liberté !

L'armée se trouvait au camp de Walley-Forges, près Philadelphie, à plus de quatre-vingt lieues de Williamsbourg. Il y parvient après plusieurs jours d'une marche difficile, à travers un pays détremé par la pluie, et par d'horribles chemins. Arrivé au camp, autre déception ; il pensait se trouver au milieu d'une véritable armée, et il se voit entouré de miliciens mal vêtus, mal armés, la plupart sans souliers ; mais par exemple abondamment fournis de vivres. Et pourtant c'était cette armée, qui devait vaincre les superbes troupes anglaises, et, au prix des plus persévérants efforts, conquérir, l'indépendance de la patrie ! Il est très bien accueilli par La Fayette, qui écoute avec intérêt le récit de ses aventures, et se l'attache comme aide de camp, avec le brevet de major. Peu après, il est présenté à